



L'avenir s'invente à Rio

Sommet Rio + 20, JMJ, Coupe du monde de foot, JO... hier moribonde, gangrenée par les narcotrafiquants, la ville de Rio est en pleine renaissance. Revue de détail.

PAR LAMIA OUALALOU, NOTRE CORRESPONDANTE À RIO

Si la situation n'était pas aussi absurde, Izabella Teixeira aurait presque envie de rire. La ministre de l'Environnement du Brésil vient de comprendre qu'elle n'avait pas d'endroit où se loger à Rio de Janeiro, en juin, durant la conférence des Nations unies sur le développement durable, le Rio + 20. Plus de 50 000 personnes, dont 130 chefs d'Etat, sont attendues pour parler de l'économie verte et de l'éradication de la pauvreté, mais la ville n'a que 26 000 chambres d'hôtel à proposer, à des tarifs prohibitifs. Les uns iront sur des bateaux, d'autres dans des villes voisines, ou chez l'habitant. Izabella Teixeira s'installera chez des parents cariocas.

Les hôteliers se frottent les mains, car la conférence mondiale fait office de répétition.

« *Nous avons l'agenda d'événements internationaux le plus jalouxé du monde* », se félicite Antonio Pedro Figueira de Mello, secrétaire au tourisme de la municipalité. Et de dérouler : Rio + 20 en 2012 ; Coupe des confédérations et Journées mondiales de la jeunesse en présence du pape en 2013 ; Coupe du monde en 2014 ; 450^e anniversaire de la ville en 2015, et Jeux olympiques en 2016. « *Il n'y a plus de saison basse à Rio de Janeiro* », poursuit de Mello : plus de 1,8 million d'étrangers sont venus en 2011, 400 000 de plus qu'en 2009. « *Même la jet-set revient ! elle a toujours adoré Rio, mais lui avait tourné le dos* », pointe Rogerio Fasano, dont le luxueux hôtel qui porte son nom sur la plage d'Ipanema ne désemplit pas, assiégé de paparazzis.

Le tournant, aux yeux du monde, a lieu le vendredi 2 octobre 2009. Sur la plage de Copacabana, les Cariocas sont tout rires et

larmes à l'annonce du choix de leur ville pour les Jeux olympiques de 2016. Ce n'est pas l'arrivée de la flamme en Amérique du Sud qui les émeut, mais le sentiment que Rio de Janeiro renaît de ses cendres. Car la « Ville merveilleuse » avait tout perdu. En 1960, Brasília lui vole son statut de capitale. En 1964, la dictature terrorise ses étudiants, muselle ses artistes et exile ses militants politiques. Le repli de l'Etat, dans les années 80, précipite le déclin de l'industrie, et le secteur financier migre vers São Paulo. Les élus de la capitale et de l'Etat rivalisent de clientélisme et d'incompétence. Le territoire est dépecé. La « phalange rouge », qui réunissait les barons du narcotrafic, explose en trois factions – le « commando rouge », « les amis des amis », le « troisième commando » – qui se font la guerre, enrôlant des policiers corrompus. Ailleurs, des escadrons de la mort sèment la terreur, églises et députés vendus au crime organisé s'imposent comme dernier recours. La violence est hors de contrôle : avec un taux de 57 assassinats pour 100 000 habitants, Rio est en 2000 la sixième ville la plus dangereuse du pays. En juin 2002, le journaliste Tim Lopes, en reportage dans la favela d'Alemão, est torturé puis exécuté par les trafiquants. Ses restes sont brûlés dans un pneu, selon la pratique appelée « micro-ondes » par les bandits. Rio de Janeiro est prête à mettre la clé sous la porte.

Le changement, d'abord, est imperceptible. Il vient de loin, de Brasília. Le Président, Luiz Inácio Lula da Silva, y annonce une batterie de mesures sociales, à commencer par l'allocation Bolsa Família. Combinée à l'augmentation du salaire minimum, elle dope la consommation et l'emploi. Le gouvernement lance de grands travaux et redéploie sa politique étrangère, attirant des délégations du monde entier. A chaque fois, Rio de Janeiro grignote quelques points. Mais les progrès sont lents, il y a des limites à ce qu'on peut faire à partir du pouvoir central dans un pays fédéral. Même si le Président veut envoyer des troupes à Rio, la Constitution le lui interdit.

Le déclic vient, pour la première fois, du calendrier électoral. En 2006, Lula est réélu, et Sérgio Cabral devient gouverneur de l'Etat de Rio. Deux ans plus tard, Eduardo Paes remporte la mairie. Les deux hommes étaient des opposants au Président, mais ils veulent profiter de son incroyable popularité et, confusément, sentent que l'avenir de la ville est entre leurs mains. « *Pour la première fois, l'Union fédérale, l'Etat et la ville s'unissent, c'est une révolution* », précise Marcelo Neri, de la Fondation Getúlio Vargas. Ces rouages qui s'enclenchent enfin, le gouverneur en a même fait le slogan de l'Etat : « *Rio de Janeiro : additionnons nos forces.* »

A commencer par la sécurité. En 2007, la situation est désespérée. Dans la guerre qui l'oppose aux trafiquants, la police a tué plus

de 1 300 personnes. Elle invoque l'autodéfense mais à la morgue, les cadavres portent des marques d'exécution. Les bavures se multiplient, au-delà des victimes pauvres des favelas, ignorées des journaux télévisés. Un enfant meurt quand un policier mitraille la voiture de ses parents devant son domicile, à la Tijuca, un quartier de la classe moyenne. « *Non seulement la stratégie policière est inefficace, elle devient politiquement coûteuse* », analyse Inácio Cano, spécialiste des questions de violence à l'université de l'Etat de Rio (UERJ). Le gouverneur change de cap.

De jeunes policiers mieux payés présumés moins corruptibles

Ce 19 novembre 2008, personne ne prête attention lorsqu'un commando du Bope, le corps d'élite de la police militaire, investit la favela Santa Marta. C'est pourtant le début d'une nouvelle politique. Plus question de faire le coup de poing pour abandonner les lieux dans la foulée. « *L'idée, ce n'est pas d'en finir avec la drogue, il y en aura toujours, comme à Paris ou à Londres. Mais l'Etat doit reprendre le contrôle du territoire* », résume José Mariano Beltrame, le secrétaire à la Sécurité de l'Etat de Rio. Lorsque le Bope se retire, il fait place à l'Unité de police pacificatrice (UPP). Pour gagner la confiance des habitants, on envoie des policiers tout fraîchement sortis de l'académie, formés aux droits de l'homme

Le front de mer de Rio, vu du Pain de Sucre. A gauche du téléphérique, la plage Vermeille, à droite, celle de Botafogo puis celle de Flamengo. Au fond à droite, la piste de l'aéroport Santos-Dumont.

et, on l'espère, moins corruptibles, car un peu mieux payés, grâce à une prime du gouvernement fédéral, en plus du salaire versé par l'Etat de Rio. Ils occupent aujourd'hui 21 favelas, un territoire englobant 400 000 personnes.

« *Il faut que la police soit suivie par les autres services, transports, santé, éclairage public, loisirs... Nous avons une dette envers ces personnes, que nous n'avons pas traitées en citoyens* », insiste Beltrame. Dans le complexe Alemão, un téléphérique a été installé en 2011 par l'entreprise française Poma. Transportant 12 000 passagers par jour, il relie les sommets des collines de chaque favela, réduisant le temps de locomotion et facilitant ainsi l'accès à l'emploi. « *Nous venons de fêter le 2 millionième passager* », s'enorgueillit Benjamin Dunesme, le représentant de Poma, en espérant rafler d'autres contrats similaires, notamment celui de la favela Rocinha.

Dans le Borel, au cœur du quartier Tijuca, l'accent a été mis sur le ramassage des ordures. Des camions miniatures et des motos ont été dessinés pour les rues de cette favela, étroites et pentues. « *Nous avons compris que, pour réduire la distance entre la favela et l'asphalte, comme on appelle le reste de la ville, il fallait un traitement différencié. Penser universel ne suffit pas* », explique Ricardo Henriques, le président de l'Institut Pereira Passos, chargé de mettre en musique ces politiques publiques, appelées UPP Social.

Seule femme PDG du secteur pétrolier, Gisèle Mac Laren dirige un chantier naval qui construit des navires ravitailleurs. Elle espère produire des plates-formes pétrolières demain.



Un million de gens sous la tutelle des milices

... Il y a encore quatre ans, aucun taxi n'acceptait de déposer un client dans la communauté de Santa Marta. On y emprunte désormais sans problème le « bondinho », le train funiculaire tout juste installé pour atteindre le sommet sans grimper les 788 marches nécessaires. A l'entrée, des guides du Rio Top Tour,

issus de la favela et formés par la mairie, offrent aux touristes de leur montrer la statue de Michael Jackson. En 1996, c'est ici que le roi de la pop avait tourné le clip de la chanson *They Don't Care About Us*, avec l'autorisation des trafiquants. « *L'intérêt de découvrir la favela avec nous, c'est de comprendre comment nous vivons, je fais même visiter ma maison !* », s'enthousiasme le guide Gilson Silva, avant de prendre la pause au bras de deux Australiennes.

Tous les Cariocas n'ont pas cette chance. Le trafic fait encore la loi dans de nombreuses favelas, et un bon million de personnes vit sous la tutelle des milices. Formées par des policiers, à la retraite ou en activité, elles contrôlent, sur le modèle de la mafia, les services dans les quartiers populaires : bus clandestins, commissions sur l'entrée des bouteilles de gaz, branchements sauvages à l'électri-

ciété... « *C'est une activité beaucoup plus lucrative que le narcotrafic, elle nargue l'Etat en embauchant des policiers et à travers ses ramifications politiques locales* », alerte Marcelo Freixo, député du parlement de l'Etat de Rio de Janeiro. En 2008, l'ex-professeur d'histoire a osé affronter ce pouvoir parallèle en montant une commission d'enquête. Elle a conduit plus de 200 personnes, entre policiers et élus, derrière les barreaux, du jamais vu à Rio. Il y a gagné une réputation nationale, mais aussi la compagnie de quatre gardes du corps, depuis que sa tête est mise à prix. Le réalisateur José Padilha, qui avait remporté l'Ours d'or de Berlin en 2008 avec son film *Troupe d'Elite*, a fait de lui l'un des héros de la suite, *Troupe d'Elite 2*, le plus vu de l'histoire du Brésil. « *Cela a changé l'image des milices dans l'opinion publique, on veut en finir avec cette violence et cette*

corruption, dans toute la ville », espère Marcelo Freixo, qui briguera la mairie en octobre.

« *L'intégration des favelas donne de la valeur à ceux qui y habitent, c'est un processus irréversible* », renchérit Julia Michaels, dont le blog, Rio Real, très lu, s'est fixé pour mission de couvrir les métamorphoses de la ville. Américaine installée à Rio depuis trente ans, Julia a vu la révolution des UPP contaminer l'asphalte, et le dialogue s'enclencher. Elle cite, pêle-mêle, le Bar de David, installé dans la favela de Chapéu Mangueira, où les voisins de Copacabana grimpent manger une feijoada de fruits de mer, le concours de passinho dans la favela de Salgueiro, qui fait fureur auprès des jeunes de la ville. « *Les Cariocas commencent à s'aimer et à aimer leur ville, du coup, ils veulent participer à ce changement* », note-t-elle. Au sein de la société civile, des as- ...



Priscilla de Oliveira Azevedo devant la favela Santa Marta, la première à avoir été pacifiée.

Major Priscilla, ange gardien des favelas

Le 27 mai, Priscilla de Oliveira Azevedo enfilerait cuissard, tee-shirt et chaussures de sport. Pour rien au monde, elle ne manquerait la course du Complexo do Alemão, un ensemble de 13 favelas du nord de Rio. Comme elle, des milliers de Cariocas sont inscrits à la deuxième édition de cette épreuve de masse insolite. Les coureurs empruntent en effet le parcours que les trafiquants de drogue ont suivi en novembre 2010 alors qu'ils fuyaient un assaut massif de la police... Dans la campagne de reconquête des favelas, menée par l'Etat de Rio depuis 2009, « Major Priscilla », 33 ans, est une pièce essentielle. Elle coordonne les UPP (unités de police de pacification) chargées de gérer les quartiers repris. Ses supérieurs l'ont nommée à ce poste parce qu'elle avait été la toute première à investir une favela, celle de Santa Marta, à la tête de la première UPP. « *Au début, les gens nous évitaient, se souvient-elle. Mais il nous a fallu moins d'un an pour être acceptés par les habitants. Beaucoup moins que ce qu'on avait pensé au départ.* »

Pas simple, en effet, de débouler en uniforme dans ces jungles urbaines immédiatement après les violents assauts contre les trafiquants qui y im-

posaient leur loi. Jus- qu'en 2009, à Santa Marta, une poignée de gangsters régnaient sur les 10 000 habitants de la favela, sorte de zone inexpugnable accrochée à flanc de colline, enchevêtrement de maisons en brique reliées par des volées d'escaliers aux marches inégales, nid de pauvreté à l'aplomb de l'élégant palais du maire de la ville. Rodée depuis, grâce à 21 reprises en main vigoureuses, la tactique fonctionne. Les habitants sont prévenus du coup de force quelques jours avant. Le jour J, un détachement lourdement armé et soutenu par des blindés légers encercle le quartier. Rue par rue, la police militaire interpelle tous les criminels fichés. Dès le ratisage terminé, une unité de l'UPP investit la favela et s'y installe.

« *Nous sommes l'avant-garde de l'Etat, le premier visage de l'autorité publique que les habitants aient jamais vu dans leur quartier*, raconte le major Priscilla. *Une fois le contact établi, nous nous occupons de tout autre chose que de police : l'électricité, l'eau, le courrier...* » Pour elle, la confiance est la clé de tout. La police a donc sélectionné des profils comme le sien pour conquérir les cœurs. « *Je n'avais jamais participé à des conflits armés avec les trafiquants, j'étais un visage nou-*

veau dans le quartier et je suis une femme. » Les unités de l'UPP sont majoritairement féminines pour plusieurs raisons. La présence de femmes crée moins de tension que celle de policiers masculins ; elles passent mieux auprès des nombreuses mères célibataires qui peuplent ces quartiers ; elles inspirent un respect que les hommes ont plus de mal à imposer.

Le major Priscilla avait plus de dix ans de carrière quand on lui a confié la première UPP. Un flic expérimenté qui avait non seulement patrouillé dans les rues de Villa Cruzeiro, une des favelas du complexe d'Alemão, mais qui avait également subi une séquestration de plusieurs heures par des voyous à Niterói, une ville proche de Rio. « *Je n'étais pas spécialement préparée à faire du social, s'amuse-t-elle, mais j'avais de l'expérience et je savais où on mettait les pieds.* »

Aujourd'hui, bien qu'affectée à un bureau du quartier général, Priscilla passe au moins un jour par semaine dans une favela. « *J'ai besoin du terrain* », dit-elle. Et elle porte comme une médaille le souvenir de cette mère de trois enfants qu'elle avait houspillée parce que ses bambins vivaient dans une maison pleine de crasse. « *Quelques semaines plus tard, elle m'a invitée chez elle. Tout était propre et les enfants étaient impeccables. A l'UPP, on sert à ça !* »

JEAN-MARC CONIN



Le matin, Marine Levesque s'exerce au « paddle » avec une planche de surf et une pagaie. Designeuse et fabricante de maillots de bain, elle s'attaque au marché brésilien.

Des élites en pleine mutation sociale

... sociations voient le jour, telles Mon Rio, ou Rio, j'aime, j'en prends soin. La vision est parfois élitiste, mais c'est un bouleversement dans un milieu où l'on affirmait, il y a peu encore, que « *la seule issue, c'est l'aéroport* ».

D'autant que l'élite change, et vite, grâce à la démocratisation de l'enseignement supérieur. C'est l'UERJ qui a donné le coup d'envoi, avec l'introduction en 2001 des quotas raciaux et sociaux. Le recteur veut alors surmonter une contradiction : pour intégrer les universités publiques, les plus prestigieuses au Brésil, il faut passer un concours, dont seuls les lycéens du privé ont le niveau. Dans ce contexte, Cíntia Lopes de Barro, qui a grandi dans la banlieue de Paciência, était condamnée, comme sa mère et sa sœur aînée, à se marier jeune et sans diplôme. Entrée à l'UERJ grâce au quota des étudiants pauvres, la jeune fille, aujourd'hui en maîtrise, se rêve chercheuse. « *J'ai souffert des ...*

Vendre des maillots de bain à Rio ? Devenir une star de la musique du Nordeste en jouant du violon ? Deux défis un peu fous que deux Français ont relevés. Marine Levesque, 33 ans, est arrivée à Rio pour le réveillon de l'an 2000. Elle n'en est jamais repartie (ou presque). Elle y a créé la marque de maillots de bain haut de gamme, Quasinu. Non sans mal. Au départ, sa marque portait un label Commerce

économique du Brésil a changé la donne, dit-elle. Les Brésiliennes achètent plusieurs maillots par an et l'enrichissement du pays rend mes modèles abordables. »

De prime abord, Nicolas Krassik n'a rien d'un Carioca. Peau et cheveux clairs, voix douce, gestes mesurés, ce violoniste à l'allure d'enfant sage détonne sur la turbulente scène locale. A 42 ans, dont plus de onze à Rio, il est pourtant devenu assez populaire pour jouer lors

Ces Pariocas qui séduisent Rio de Janeiro

équitable grâce à l'atelier de couture ouvert dans une favela. Quelques fusillades plus tard – c'était avant la politique de pacification – et après un déménagement rocambolesque des machines à coudre, Marine Levesque est revenue à un mode de production plus classique. Initialement prévue pour ne fournir que les marchés d'exportation, sa griffe va désormais faire son apparition sur le marché brésilien. « *Le boom*

d'un concert des grands de la samba, dont le virtuose Lenine, organisé par la municipalité pour fêter la reconquête (sur la délinquance) de la place du Cardinal-Câmara dans Lapa, haut lieu de la musique. De son propre aveu, Nicolas Krassik s'est épanoui au pied du Pain de Sucre. Il avait pourtant accompagné les plus grands en France : Michel Petrucciani, Didier Lockwood. « *Je n'ai jamais osé croire que je m'imposerais ici,*



Henri Forcellino et sa femme Anna Paola, sur la célèbre bicyclette qui a lancé leur affaire de boulangerie. Ci-dessous, Dominique Guérin devant le four de son tout nouveau magasin de Copacabana. Un succès fulgurant. En bas à gauche, le violoniste Nicolas Krassik devant les arches du viaduc de Lapa. Il s'est imposé comme un des grands instrumentistes de la musique brésilienne et a fondé son propre groupe.



se souvient-il. *Mais j'ai commencé à faire un bœuf ou deux dans des bars de Lapa. Et puis tout a décollé.* » Aujourd'hui, Nicolas Krassik a son propre groupe. Gage de son succès, il effectuera

semaines sur la rue Notre-Dame de Copacabana ne désemplit pas. Cela fait plus de trente ans que ce Normand âgé de 57 ans a fait connaissance avec le Brésil grâce à son maître Gaston Lenôtre. Chef pâtissier dans les plus grands hôtels du pays – avec quelques excursions dans d'autres palaces du monde entier –, il a épousé une Brésilienne qui lui a donné deux filles. Le magasin qu'il a créé cette année, avec l'appui d'un associé belge, est devenu le royaume du pain français, de la viennoiserie et de la tartelette aux fruits. La file d'attente court sur les marches de l'entrée et s'étire sur le trottoir. « *Nous nous attendions à 200 clients par jour,* explique Dominique Guérin. *On en a plus de 600 ! Quand nous fermons le soir, il n'y plus rien à*



vendre. » Quand il a débarqué au Brésil en 1994, Henri Forcellino, lui, ne savait pas ce qu'était un fournil. Ce Niçois de 44 ans était parti pour enseigner les enfants de CE1 du lycée Molière de Rio. « *C'est le mal du pays qui a tout déclenché,* dit-il. *Ou plutôt le mal de baguette.* » Le pain français lui manquait. Il a décidé de devenir boulanger. En 2007, après une formation à Rouen, il s'est lancé avec sa femme Anna Paola, qui enseignait aussi au lycée français. D'abord avec une bicyclette-triporteur-magasin, dont le panier d'osier devint rapidement célèbre dans les beaux quartiers. Puis en ouvrant le café-boulangerie La Bicyclette aux abords du splendide jardin botanique de Rio.

Dans le quartier chic de Leblon, les baguettes françaises

commencent à se marier avec les foies gras de Catherine et Jérémie Leclercq. Mère et fils ont fondé Madame Foie Gras, une entreprise de fabrication et de distribution de ce mets, français entre tous. Eux aussi comptent sur la clientèle d'une certaine classe de Brésiliens qui s'enrichit, voyage et aspire à manger plus raffiné. Pour l'heure, ils travaillent sur commande et ne vendent que dans quelques magasins (dont les boulangeries citées plus haut). Ils cherchent actuellement des locaux pour accroître leur production. Quand on l'interroge sur son marché potentiel au Brésil, Jérémie Leclercq répond en souriant : « *Celui du champagne a quadruplé en quatre ans. Pourquoi pas celui du foie gras ?* » **J.-M. G.**



La praia Vermelha, (la plage rouge), de nuit. En lisière du quartier chic d'Urca, au pied du Pain de Sucre, elle est privée dans sa quasi-totalité. Ce lieu idyllique a souvent servi de décor aux scènes romantiques des fameuses telenovelas.

Le boom chasse les ménages modestes

... préjugés, mais j'ai démontré mes capacités. Nous sommes nombreux maintenant », assène-t-elle. La discrimination positive s'est étendue à 70 % des 92 universités publiques. Elle est plus importante encore dans le privé grâce au programme ProUni, qui propose aux facultés d'instaurer des quotas en échange d'exonérations fiscales. En 2009, un tiers des 5,9 millions d'étudiants venaient de familles pauvres, deux fois plus qu'en 2002. « *Le visage de l'université a changé. Avant, il n'y avait que des play-boys au look de surfeur, maintenant, on voit des banlieusards mats de peau* », s'amuse Cíntia. Et de préciser, dans un rire, que si elle est blonde, c'est grâce à L'Oréal.

Réputé paralysé, le pouvoir municipal joue aussi la carte du changement. Le système des bus s'est amélioré et, dans cette ville qui compte 48 % d'espaces verts, une partie des parcs est réhabilitée. Dans la zone ouest, où



Réputé comme un des meilleurs de la ville, le Bar do David se trouve au cœur de la favela « reconquise » de Chapéu Mangueira. David y sert une délicieuse feijoada de fruits de mer.

se dresse le quartier Barra, on installe le tout-à-l'égout. Le centre-ville, déserté par la classe moyenne, est un chantier à ciel ouvert. Cinq millions de mètres carrés sont en travaux, des installations olympiques, mais aussi des musées, des logements, des bureaux... Construit entre les années 50 et 70 pour désengorger le trafic, le viaduc qui défigure le centre historique sera enterré d'ici à 2016. « *Le vrai intérêt des Jeux, c'est que cela nous met la pression pour tenir les délais* », insiste Ricardo Henriques. Le bouleversement fait aussi

grincer les dents. Pour Inalva Mendes Brito, militante du Comité populaire de la Coupe du monde et des Jeux olympiques, « *les travaux se font au détriment des communautés* ». Elle dénonce une revalorisation pensée pour les touristes et en faveur des géants brésiliens du BTP, alors que le boom immobilier chasse les ménages modestes.

Certains n'ont pas attendu pour acheter. François-Xavier Dussol, patron de deux luxueuses maisons d'hôtes, a racheté pour une bouchée de pain l'hôtel Paris, occupé ...



Depuis la terrasse de l'hôtel Fasano, la vue embrasse toute la plage d'Ipanema. Créateur de ce palace, Rogério Fasano se félicite du retour de la jet-set.

La musique reste un vrai pôle d'attraction

... depuis cinquante ans par des prostituées, place Tiradentes, dans le centre historique. « *Nous sommes à deux pas de Petrobras, de la banque BNDES et du théâtre municipal. Ces hommes d'affaires, artistes et touristes n'auront plus besoin d'aller à Copacabana pour trouver un hôtel correct* », explique-t-il. Quelque 7 millions de réis sont nécessaires au projet, mais on lui en a déjà proposé 5 pour l'immeuble sans travaux, preuve que d'autres ont ouvert les yeux sur le potentiel du centre.

Avec le retour de la sécurité, ouvrir un bar n'est plus une hérésie

Un autre quartier est pris d'assaut par le privé, celui du Catete, qui abrite le palais où le président Getúlio Vargas s'est suicidé en août 1954, « *le cœur historique de Rio* », s'émeut l'économiste Carlos Lessa. L'ancien président de la BNDES y a récupéré une maison en ruine pour en faire une salle de concert, doublée d'un restaurant de haute gastronomie. Le Casarão Ameno Resedá se dresse



Projet Porto Maravilha. L'ancienne zone portuaire de Rio de Janeiro n'est qu'un vaste chantier de réhabilitation urbaine. En tout, plus de 500 hectares d'entrepôts et d'immeubles d'habitations sont concernés par ce plan.

dans un paysage fantôme : les édifices voisins sont en ruine, certains n'ont plus qu'une façade. Mais la réputation de Lessa attire ici stars de la samba et clients fortunés. « *Toute la rue a pris de la valeur. A Rio, la musique reste un pôle d'attraction* », se félicite-t-il. Avec le rétablissement de la sécurité, ouvrir un bar branché au Catete n'est plus une hérésie. Pour Pedro de Lamare, le président du syndicat des hôtels et restaurants de la ville. « *C'est même devenu la seule option pour les nouveaux ve-*

nus sur le marché : les loyers commerciaux à Ipanema ou Copacabana sont devenus tellement délirants qu'il faut en sortir. » A Glória, la marina a repris des couleurs alors que le milliardaire Eike Batista a racheté le mythique Hôtel Glória, aujourd'hui en pleins travaux.

C'est d'ailleurs à partir de l'église voisine Nossa senhora da Glória, qui surplombe la baie, qu'apparaît ce que Rio considère comme son passeport pour le futur : les plateformes pétrolières. Là encore, c'est l'histoire

Maria Silvia Bastos Marques, Madame JO 2016

Le sourire de Maria Silvia Bastos Marques vaut déjà cérémonie d'ouverture. BlackBerry à l'oreille tandis qu'elle donne des instructions à son staff, la Madame JO de la municipalité de Rio nous accueille dans son vaste bureau directorial orné d'une carte murale des sites olympiques. Bien qu'hyperactive et surbookée, elle reçoit ses visiteurs avec chaleur et courtoisie. Inattendu quand la presse vous surnomme la « Dame d'acier ».

Le sobriquet lui a été attribué à la fin des années 90 quand elle présidait la Companhia Siderúrgica nacional (CSN), un groupe sidérurgiste brésilien fraîchement privatisé qu'elle a dû restructurer pour le lancer sur les marchés mondiaux. Cette économiste experte en administration publique a oscillé toute sa vie professionnelle – elle a 54 ans – entre public et privé. De la municipalité de Rio à une compagnie d'assurances en passant par l'acier et une banque d'Etat dédiée au développement, elle s'est bâti une réputation de manager.

« *Vous voyez, on a beau être dans l'administration, nous sommes rapides !* », lance-t-elle à un interlocuteur au téléphone. Maria Silva Bastos n'a pas de temps à perdre. Elle dit travailler jusqu'à



Maria Silvia Bastos Marques, dans le Sambodrome. L'arrivée du marathon olympique sera jugée dans ce sanctuaire du Carnaval.

vingt heures par jour à la tête de sa task force de 150 personnes. La Dame d'acier sait que les Jeux olympiques de 2016 ne sont pas seulement un test pour Rio de Janeiro mais pour le Brésil tout entier. « *Pour une fois, observe-t-elle, la ville, l'Etat de Rio et l'Etat fédéral tirent dans le même sens. C'est une chance.* » Les JO 2016, dit-elle, vont permettre de réaliser des équipements dont la cité a besoin depuis des décennies. Qu'il s'agisse de transports publics, de logements, de zones à assainir ou à développer, Rio va pouvoir, comme d'un coup de baguette magique, se moderniser radicalement en quelques mois. « *Les Jeux nous sont arrivés comme un heureux accident, explique Maria Silvia Bastos Marques. Nous sommes en avance sur plusieurs chantiers, à l'heure sur les autres et en retard sur aucun !* » Elle entend bien faire de 2016 une olympiade mémorable.

« *Notre modèle, ce sont les Jeux de 1992 à Barcelone : la qualité des installations, celle de l'accueil et les retombées sur l'image de la ville.* » Invitée à Sidney en 2000, elle a également beaucoup apprécié l'organisation australienne, qu'elle cite en exemple. Telle une chorégraphe, Maria Silvia Bastos Marques songe à un ballet réglé à la perfection où chacun connaîtra précisément son rôle. Elle avoue son admiration pour le Disney World de Floride où, justement, aucun détail n'est laissé au hasard. Pour réussir, la Dame d'acier compte sur son double cursus. Au côté du maire de la ville, Eduardo Paes, elle est parvenue à associer secteur public et entreprises privées au projet olympique. Un petit comité de personnalités veille sur ses avancées et tente d'écarter les obstacles qu'il pourrait rencontrer. « *Chacun a compris que le succès des Jeux rejaillira sur l'image de Rio et sur*

les investissements que la ville attirera ensuite. C'est très bon pour le climat des affaires. »

Reste à embarquer les Cariocas dans l'aventure. Quatre ans avant l'arrivée de la flamme olympique, le cœur de Rio ne semble pas encore battre pour la fête du sport mondial. La Coupe du monde de football 2014 occupe bien davantage les esprits. « *C'est vrai, dit Maria Silvia Bastos Marques, nous devons encore mobiliser la population. Plusieurs campagnes sont prévues pour informer les gens.* » Et Madame JO ne veut pas se contenter de recrutements de bénévoles. Elle compte bien que Rio se mette sur son trente et un. « *Tous les services doivent viser l'excellence : un bon accueil, une meilleure cuisine, des agents publics efficaces.* » Comme la fée de Cendrillon qui transforme les citrouilles en carrosses, Maria Silvia Bastos Marques veut faire apparaître un nouveau Rio. **J.-M.G.**

d'une résurrection. A la tête d'une entreprise familiale de construction navale, Gisèle Mac Laren n'y croyait presque plus. « *Mon père voulait vendre, je l'ai convaincu d'attendre* », raconte celle qui a commencé à travailler sur le chantier à 15 ans avant de devenir, à 44 ans, la seule femme PDG du secteur. « *En 2007, Dilma nous a appelés pour nous parler du pré-sel, et tout a changé* », ajoute-t-elle. A l'époque, la présidente Dilma Rousseff était chef de la Maison civile, l'équivalent de Premier minis-

tre. Elle annonçait aux professionnels la découverte de gigantesques réserves au large de Rio et São Paulo. S'étalant sur 800 kilomètres, à 200 kilomètres des côtes, ce pétrole est enfoui entre 5 000 et 7 000 mètres sous la mer, sous une couche de sel, d'où l'appellation de « pré-sel ». Avec des réserves estimées entre 50 et 100 milliards de barils, le Brésil, actuellement maître de 15,7 milliards de barils, pourrait devenir un acteur de premier plan. La seule Petrobras a prouvé l'existence

de 29 milliards de barils, et s'est fixé comme objectif de porter sa production actuelle de 2,1 millions de barils par jour à 4,9 millions quotidiens.

Sur le chantier Mac Laren, l'activité bat son plein : on y répare et on y construit des navires de ravitaillement offshore et bientôt, espère Gisela, une plate-forme pétrolière. « *Le Brésil doit, pour sa souveraineté, maîtriser seul la technologie d'extraction du pré-sel* », martèle-t-elle. Relancer la production navale pour ne ...



Walter Salles, dans le parque Lage, demeure d'un riche industriel de Rio qui servit de coulisse au cinéma novo et abrite aujourd'hui une école d'art.

Walter Salles, cinéaste de road-movies et documentariste des rues

La caméra voyage, mais son regard vous fixe. Walter Salles, cinéaste de road-movies, veut convaincre. Comme un pédagogue appliqué, il explique, détaille, décortique. Le Brésil, Rio, il les observe depuis des années comme le ferait un chercheur. Ce virtuose du cinéma semble avoir renoncé à les mettre en scène. « Ici, tout va tellement vite que la fiction est constamment dépassée par la réalité. » Pour suivre le mouvement perpétuel qui agite la société brésilienne, il croit plutôt au documentaire : plus léger à mettre en œuvre, plus rapide à tourner, plus facile à diffuser. Amical, l'homme est simple et discret. Né il y a cinquante-sept ans dans une famille fortunée, fils d'ambassadeur et héritier d'un des principaux groupes bancaires du Brésil, Walter Sal-

les n'a pas un soupçon de morgue ni d'arrogance. Il aborde la personne la plus modeste – chauffeur de taxi, serveur, gardien – avec attention et délicatesse. Dans un français impeccable – avec un tutoiement naturel –, il raconte le monde des favelas, des pauvres, des sans-grade, qu'il n'a cessé de filmer. « Le Brésil progresse en ce moment, explique-t-il, mais tout reste encore à inventer. La mobilité sociale est forte : des millions de gens sortent de la pauvreté et ont une vie meilleure mais ils ne sont pas encore des citoyens. La santé, l'éducation ne sont pas à la hauteur. La violence est partout sous-jacente. Le chemin à parcourir est encore long. Nous n'en sommes qu'au début. » C'est un expert qui parle. Les longs chemins, il en a fait des films – entre autres, *Carnets de*

voyage (2003) qui raconte les pérégrinations à moto d'Ernesto « Che » Guevara et de son ami Alberto Granado à travers l'Amérique du Sud et *Sur la route*, chef-d'œuvre qui vient de sortir à Cannes, adapté du livre culte de Jack Kerouac. « Quand j'étais à l'école, on apprenait qu'au Brésil, nous vivions dans le monde du futur, se rappelle Walter Salles. Pourtant, ce futur n'arrivait jamais. On ne commence à y croire qu'aujourd'hui. » Le cinéaste regarde les bouleversements avec prudence. Il note que l'ordre a été imposé dans quelques favelas du centre de Rio mais rappelle que l'arbitraire et le crime règnent encore sur plusieurs centaines d'autres où la police n'a pas mis les pieds. « Le but, c'est de faire entrer la démocratie dans ces espaces où l'Etat de droit n'existe pas, souligne-t-il. C'est aussi de ramener

ces quartiers vers la ville, qu'ils deviennent de véritables parties de Rio, de plain-pied avec le reste de la cité. Et cela ne passe pas que par la sécurité. » Il aime l'optimisme, la part de rêve qui se trouve en chacun. « Ici, tout le monde pense à un meilleur lendemain, explique-t-il. Maria Rita Kehl, une psychanalyste célèbre, a expliqué qu'il existait deux Brésil. D'un côté, le Brésil rêvé des chansons populaires. Et de l'autre, le Brésil réel avec ses difficultés, sa misère et sa violence. » Walter Salles en tire une leçon très actuelle : « L'écart entre ces deux Brésil s'est certes réduit, mais il reste beaucoup à faire pour le combler. » On l'aura compris, Walter Salles, capable de parcourir des milliers de kilomètres en repérage pour préparer ses films, est un Carioca passionné. Il aime ce Rio

qui a donné vie au cinéma novo des années 50. Il aime la diversité de sa population où se côtoient des immigrés portugais, des Noirs du Nordeste, des Libanais, des Juifs d'Europe centrale. Ce qu'il appelle la « géographie humaine » encore plus riche, selon lui, que la géographie physique de Rio, dont le relief est pourtant accidenté. Et il ne serait pas un Carioca accompli s'il n'avait pas un club de cœur : le Botafogo. L'équipe au maillot noir et blanc, celle des intellectuels, des poètes, des musiciens et des artistes. Ses supporters affirment que c'est sur sa pelouse qu'on voit le plus beau jeu. Walter Salles souligne que le Botafogo n'a jamais remporté le championnat pendant la dictature militaire. « C'est donc le club le plus démocratique ! », conclut-il, comme s'il brandissait un étendard. J.-M. G.

Le revenu moyen a crû de 14,3 % en un an

... plus dépendre des constructeurs asiatiques, Lula en a fait une priorité dès son arrivée à Brasília. On est encore loin du compte, mais l'exigence de 65 % de contenu brésilien a redonné du souffle aux chantiers abandonnés. Le soudeur Paulo Cesar Ferreira da Silva ne cache pas son émotion quand il raconte son retour sur l'arsenal Mauá, à Niterói, la ville qui fait face à Rio de l'autre côté de la baie de Guanabara. Apprenti à 18 ans, en 1976, il avait dû quitter l'entreprise dix ans plus tard faute de travail, pour devenir chauffeur. « Quand je suis revenu, en 2001, nous étions 45, et maintenant 3 000 ! C'est tellement bon, c'est comme serrer dans ses bras un ami qu'on n'a pas vu depuis longtemps », glisse-t-il. Et de s'enthousiasmer de l'arrivée sur les chantiers de jeunes et de femmes comme Sandra Santos Nascimento. La jeune soudeuse a abandonné son métier de vendeuse, attirée par le salaire

et les perspectives de carrière : « Ici, nous représentons 10 % des travailleurs », revendique-t-elle, en précisant qu'elle y a entraîné sa mère et sa sœur.

Si l'on fait appel aux femmes, c'est que la main-d'œuvre manque. « C'est notre défi numéro un », reconnaît Eduardo Molinari, du département exploration et production de Petrobras. Dans cette branche de l'entreprise, le nombre d'employés a augmenté de 67 % depuis 2001, pour atteindre 25 000 personnes. « Et on doit en embaucher 13 000 de plus d'ici à 2015 », soupire-t-il. Un boom de la demande qui attire au-delà des frontières. L'entreprise française Anotech Energy en a fait sa spécialité. « On a besoin de professionnels de la sécurité, de la logistique, des ingénieurs foreurs », précise Sébastien Prat, gérant de la filiale à Rio. « Nous recrutons des Brésiliens, mais de plus en plus d'expatriés, notamment français, tentent l'aventure », poursuit-il.

Aigu dans l'industrie pétrolière, le problème de la main-d'œuvre s'étend à tous les secteurs, le chômage étant au plus bas. « Sur les douze derniers mois, le revenu par habitant a augmenté de 14,3 % à Rio de Janeiro, contre 6,1 % dans les autres métropoles », précise l'économiste Marcelo Neri. Les ingénieurs, mais aussi les maçons, font monter les enchères, alors que femmes de ménage et garçons de café menacent de jeter leur tablier pour un autre métier. « Rio

de Janeiro est représentatif d'un changement profond de l'identité des Brésiliens », résume le sociologue Inácio Cano. « Avec la réduction des inégalités et de la violence, ils ne pensent plus vivre dans une zone périphérique, surtout depuis que la crise s'est abattue sur l'Europe », explique-t-il.

La « Ville merveilleuse » prétend disputer l'avant-garde aux autres métropoles mondiales, mais comme pour le reste du Brésil, le modèle reste encore à inventer. Comment se développer sans aggraver l'environnement ?



Le stade Engenhão, bâti pour les Jeux panaméricains de 2007, sera le principal site olympique.

Comment redynamiser les quartiers sans expulser les plus pauvres et céder aux sirènes des groupes immobiliers ? Comment transformer des populations abandonnées en citoyens ? « Longtemps, trafiquants, miliciens et politiques corrompus étaient considérés comme intouchables, puis on a vu apparaître des héros comme Marcelo Freixo, qui leur tiennent tête et incarnent ce nouveau Rio », estime Inácio Cano, avant de conclure : « Mais c'est quand on n'aura plus besoin de héros que la partie sera gagnée. »

■ LAMIA OUALALOU



HOSOTTE
«L'Éden»
1er mai - 30 septembre
Chapelle de Baily
89530 St-Bris-le-Vineux
Tél. 06.08.60.68.21

Humberto et Fernando Campana Designers stars

Humberto et Fernando Campana. Porte-drapeau du design brésilien, les deux frères posent avec le fauteuil Vermelha (Edra), première pièce à succès d'une longue série.

curator du MoMA, les frères présentent à New York, en duo avec Ingo Maurer, l'exposition « Projects 66 » destinée à réunir des designers d'horizons très différents mais partageant la même poésie. Massimo Morozzi, directeur artistique d'Edra, les repère et leur donne la chance de leur vie en décidant d'éditer le fauteuil Vermelha. Composé de 500 mètres de corde nautique mise au point spécialement par l'éditeur, ce fauteuil-nid à structure métallique a suscité, lors de sa première présentation, un grand intérêt car, outre la nouveauté de l'image, il proposait un procédé complètement manuel (avec un résultat toujours différent), au sein d'une production et d'une stratégie industrielles. S'érigeant aussitôt en *instant classic*, ce fauteuil sera le premier d'une longue série de pièces à succès, marquées par une esthétique radicalement nouvelle.

Entre kitsch et régionalisme

Les créations d'Humberto et de Fernando racontent toutes une réalité marquée par les souvenirs d'enfance et le passage à l'âge adulte, et mêlent ainsi les sentiments de joie, de bonheur, de tristesse, de sexualité, d'amour et même de survie. Le Brésil et ses contrastes (les favelas, la pauvreté côtoyant la richesse dans une même rue, la diversité, l'exubérance ou la nature) sont omniprésents dans leur travail. Réalisées à partir d'assemblages de morceaux de bois (fauteuil Favela, Edra), de tuyaux de plastique (fauteuil Anemona, Edra), de bras de poupée en porcelaine (collection Nazareth, Bernardaud), les pièces évoquent la transfiguration de la pauvreté et de la récup'en objets intimes, porteurs de sens, mais aussi de joie de vivre. Le sofa Boa (Edra), les scénographies qu'ils imaginent en 2003 pour l'exposition de la collection de luminaires du Fnac (Fonds national d'art contemporain) au Brésil ou pour le Vitra Design Museum nous plongent au cœur de l'Amazonie, de ses couleurs et de sa luxuriance. « Ils se promènent toujours avec un appareil photo et immortalisent les rues brésiliennes, les commerçants et leurs étalages foisonnants. C'est une source d'inspiration pour eux », confie Cristina Morozzi. Quand on leur demande de définir leur univers, ils répondent tout naturellement en français : « Nous sommes sur le fil du rasoir entre le kitsch et le régionalisme ! » Cette ligne directrice, qui leur vaut de nombreux détracteurs, a déclenché plusieurs fois la polémique. On les a ainsi



accusés tour à tour de bricolage, de mauvais goût ou de créer des meubles sans confort. C'est pourtant cette capacité à refuser les dogmes du design et à se frotter à d'autres univers, dont celui de l'art contemporain, qui constitue la touche Campana. « J'aime l'anarchie », n'hésite d'ailleurs pas à affirmer Fernando, un brin provocateur. Un peu comme dans leur atelier de São Paulo où cordages, planches de bois, fils, bambou, poupées de chiffon brésiliennes, tuyaux, Plexiglas jonchent le sol et les étagères. Matière première d'un travail hors norme, ces éléments associés aux savoir-faire traditionnels du Brésil donnent naissance à des assemblages exubérants et savamment pensés qui revendiquent leur identité brésilienne, quitte à flirter parfois avec une certaine idée de la laideur (sofa Cipria et ses coussins en fourrure synthétique aux couleurs criardes, édités par Edra).

Après s'être illustrés comme les rois du recyclage malgré eux, à l'heure où le développement durable n'intéressait encore

personne, les frères ont dû faire leurs preuves, et démontrer qu'ils pouvaient passer du bricolage aux hits commerciaux.

Avant tout conteurs d'histoires comme nuls autres, ils se sont peu à peu imposés sur le marché du design-art et au sein des plus grandes collections publiques (MoMA, Centre Georges-Pompidou, Stedelijk Museum) et privées (le collectionneur chypriote Dakis Joannou entre autres). Ils ont désormais la confiance des industriels, du meuble (Edra, Skitsch, Alessi, etc.), de la mode (Lacoste) et des sociétés de haute facture (Venini ou Bernardaud) qui trouvent chez eux la capacité à développer des imaginaires puissants et des relais d'images incroyables. Après une exposition rétrospective au Vitra Design Museum en 2009, les Campana ont gagné la reconnaissance des institutions à commencer par le Maxxi de Rome, où ils ont signé cette année une installation monumentale et le musée d'Orsay qui leur a demandé de réinventer son célèbre Café de l'Horloge. Ils ont également livré en 2011 deux autres

intérieurs de choix à Athènes (New Hotel) et São Paulo (Café do Teatro Municipal). « Notre travail a toujours été transversal, explique Humberto, et l'architecture intérieure nous permet de réunir tous les aspects de notre création. » Rien d'étonnant à ce que les deux frères se prêtent avec plaisir au jeu. Pour Fernando, diplômé d'architecture, cette nouvelle étape est un retour aux sources. Pour Humberto, dont le rêve de devenir architecte fut contrarié par la dictature, elle est un achèvement. Omniprésents, chaleureux, charismatiques et polémiques, les Campana sont désormais le symbole d'un Brésil en pleine renaissance, à l'aube de la Coupe du monde de football de 2014 et des Jeux olympiques de 2016. Humberto et Fernando sont en tout état de cause mus par la volonté que les Brésiliens retrouvent la fierté de leurs valeurs populaires, qui leur a été confisquée par la dictature militaire. « Nous n'avons aucune stratégie marketing pour y parvenir, se justifie Fernando, le cadet, mais je suis aujourd'hui fier d'incarner le Brésil. Comme Giselle Bündchen. » ■ C. M.

Avec leurs nouveaux projets d'architecture intérieure, ces deux enfants terribles renouent avec leurs premières amours et s'imposent au panthéon de la création de mobilier.

PAR CÉDRIC MORISSET

Près de vingt-cinq ans après leurs débuts, les deux frères prodiges du design brésilien sont entrés dans l'histoire. Vedettes pourchassées par les étudiants en quête de recette du succès, stars des salles de ventes aux enchères et des galeries, chouchous des médias du monde entier auxquels ils s'adressent couramment en portugais, anglais, français ou italien, Humberto et Fernando Campana n'ont pourtant pas atteint les sommets en un coup de baguette magique. Ils ont d'abord dû gagner le respect et la notoriété en Europe à coup de meubles anticonformistes souvent décriés et, depuis peu, d'architectures intérieures très soignées, avant d'être adoubés par leur pays natal. Aujourd'hui apaisés, mais pas assagis, les Campana marchent dans les pas

de designers libres-penseurs comme Gaetano Pesce ou Alessandro Mendini, dont les créations fulgurantes ont toujours généré l'étonnement autant que la controverse.

A l'aube des années 90, Fernando et Humberto Campana réalisent leurs premières créations, alors qu'ils travaillent ensemble depuis déjà dix ans. Cristina Morozzi, critique de design et journaliste au magazine *Interni*, se souvient : « J'ai vu pour la première fois un meuble à Milan en 1998 dans le cadre de l'exposition "Brasil Faz Design", consacrée au design brésilien. C'était un prototype, une chaise faite à partir de matériaux de récupération et de fils en plastique bleus. Cette idée dans l'air du temps se concrétisait tout à coup et donnait une nouvelle tonalité au produit. » Le style Campana fait alors l'effet d'une déflagration dans un milieu porté sur les lignes aseptisées. La même année, patronnés par Paola Antonelli, design

MUSÉE GRANET
PAYS D'AIX

CHEFS-D'ŒUVRE
DU MUSÉE
**FRIEDER
BURDA**
BADEN-BADEN
BASELITZ • PICASSO • RICHTER
BECKMANN • POLKE • ROTHKO
DE KOONING • POLLOCK • RAUCH
MUSÉE GRANET
AIX-EN-PROVENCE
26 mai
30 sept. 2012
www.museegranet-aixenprovence.fr